

Désir d'enfant : un désir pervers ordinaire

Publication en cours dans les Carnets de l'EpSF

— 1 — Penser le désir d'enfant ou l'interpréter

À l'occasion de la discussion à venir des lois bioéthiques, certains psychanalystes et d'autres experts sont invités à livrer leurs réflexions, en particulier sur ce qui a trait au désir d'enfant. Ce n'est pas directement le thème de notre matinée que de traiter de l'aspect politique ou social, mais je n'ai pas réussi à me départir tout à fait de cette dimension — qui intéresse l'inconscient — que la notion de *désir d'enfant* fait peser sur la possibilité d'en parler. Du fait de l'interpellation du désir au sens large qui en résulte, et de la difficulté d'articuler désir et interprétation. Une question m'a semblé incontournable : que peut-on dire du désir d'enfant si ce n'est l'interpréter ? Interpréter le désir d'enfant, est-ce raisonnable, s'il s'agit de l'explorer sans le catégoriser trop vite ? Est-il possible de parler du désir sans situer son interprétation, et le risque de son interprétation ?

Ce serait pourtant assez commode de ne pas se soucier de cet aspect, au premier abord, et se laisser porter à l'interpréter, pour dire quelque chose sur ce qu'il est, ou ce qu'il semble ne pas être. Mais ce champ est encombré par plusieurs grands classiques du genre qui laissent peu de place, en commençant par l'envie du pénis du père par Freud, en 1932 ; un désir inné lié aux origines biologiques pour Kestenberg en 1956 ; ou bien encore aux identifications précœdipiennes émanant du désir d'être comme la mère pour Groddeck en 1921. Dans l'histoire de la psychanalyse au XXe siècle, l'envie du pénis — et son corrélat symbolique qu'est le Phallus selon une certaine conception de ce dernier —, le *penisneid*, se maintient d'être la pierre angulaire du désir d'enfant, pensée toutefois dans l'environnement amoureux maternel, dont les excès prédisposeraient tant au refus de devenir enceinte qu'aux interruptions de grossesse, volontaires ou endogènes. Le désir d'enfant, ainsi résumé à grands traits, se trouverait repéré et compris comme s'inscrivant nécessairement dans un registre à la fois narcissique et œdipien.

Si du désir nous retenons que son objet est moins biologique que fantasmatique, comment articuler notre réflexion sur le désir d'enfant — production éminemment biologique — avec sa portée fantasmatique avant tout ? Ceci pour tenter de ne pas nous replier trop vite sur une conception raccourcie du biologique faisant roc contre les avancées de la cure, et dont maintes fois nous constatons, cliniquement, comment une fabrique d'enfant peut détourner l'analysant.e de son analyste le plus perversement possible ?

La fabrication concrète d'un enfant par la fécondation, puis la grossesse, jusqu'à la naissance et son éducation peuvent-elles être désignées comme des destinations du désir d'enfant ? Toujours lorsque du désir semble s'incarner une réalisation, même furtivement, c'est l'interprétation de ce même désir qui est empêchée, et même délocalisée. D'être tout d'abord retenue par la dérobade du sens que le désir frayant fait disparaître dans le décor de l'évènement, puis récupérée aux forceps par l'analyste, dont le désir risque à l'occasion de l'encourager à préempter un peu rapidement le désir de l'autre, avec et sans majuscule (Autre).

— 2 — Reproduction vs procréation

Depuis assez longtemps, une confusion s'est produite dans les élaborations psychanalytiques entre *reproduction* et *procréation*. Freud et beaucoup d'autres évoquent la reproduction sexuelle, en faisant cas des différences biologiques des appareils dits — un peu rapidement — *reproducteurs* alors qu'ils sont d'abord *génitaux* (Freud souligne leurs similitudes où la bisexualité constitutive trouve l'un de ses fondements). Nous connaissons mieux aujourd'hui l'histoire du développement physiologique de notre espèce et ce qui a présidé, semble-t-il, aux choix de la procréation plutôt que le maintien dans la reproduction. Ce choix de la procréation par l'espèce humaine — qui est une reproduction sexuée — est un choix d'adaptation intégrant la nécessité d'un brassage génétique susceptible de renforcer l'espèce elle-même, ceci grâce à l'indépendance des appareils reproducteurs répartis en différentes existences biologiques, dépendantes les unes des autres pour se reproduire sexuellement. Moins que de profiter de la différenciation sexuelle ainsi opérée, outre qu'elle fixe la différence sexuelle, cette stratégie biologique vise en premier lieu la différence au sens large des êtres humains, bien au-delà de la différence sexuelle qui n'en constitue que la conséquence et non la source, et qui sauf marginalement, ne varie pas tellement : cinq sexes existent pour la biologie, pas un de plus, pas un de moins, dont deux sont surreprésentés¹. Mais nous ne les voyons ni ne les imaginons aisément, privés que nous sommes de la trace de l'émergence de cette historique prothèse qu'est le sexe génital, avec sa capacité reproductrice, qui, si nous pouvions nous en souvenir nous rappellerait que se « reproduire sexuellement » ne veut pas dire « en tant qu'être/sujet sexué », mais « en tant qu'individu doté d'un appareil génital ayant fonction de sexe (fonctionnel ou non) » : nuance que l'expérience analytique n'a pas démenti, bien au contraire, car l'inconscient, lui, ne perd la trace des exigences de l'espèce.

De cette confusion entre reproduction et procréation, qui n'est pas de hasard, basée sur une assimilation trop rapide de la différence sexuelle biologique avec la différence des sexes anatomiques — qui ne se recouvrent pas l'une l'autre —, l'expérience humaine en a fait l'épreuve en rencontrant tout spécialement les effets de la culture, chargée d'homogénéiser ce que la biologie n'avait pas tout à fait réduit. Non pas qu'il fallait que cela soit réduit ou traité, biologiquement parlant, mais réduit à certain silence, humainement parlant, là où il

¹ Anne Fausto-Sterling, *Corps en tous genres, la dualité des sexes à l'épreuve de la science*, La Découverte, Paris, 2012.

fallut aux humains rendre conforme le vivant avec le visible, quitte à perdre de vue — littéralement — ce qui du vivant (du réel) excède pourtant l'imaginaire.

Cette nécessité, impérieuse, à faire valoir la dualité pour se repérer soi depuis l'autre, comme le vestige irréfutable de l'histoire naissante de tout être, s'est presque naturellement prolongé dans la distinction humaine de l'enfentement et de l'engendrement, extensions psychiquement déterminées par l'écart entre reproduction et procréation. Cette manœuvre, biologiquement motivée dans l'histoire de l'espèce humaine, a pu soutenir l'invention ultérieure de la distinction entre la reproduction par la naissance — l'enfentement, faire naître un enfant — et la reproduction par la génération — l'engendrement, où le mâle géniteur trouve sa raison d'être au côté de la raison matricielle de la femelle. Avoir opté pour la procréation, qui fait apparaître le sexué, puisque sans elle seul du génital demeure aux organes reproducteurs, a eu aussi pour conséquence d'introduire un effet de sens à ce que les uns ou les autres des géniteurs et génitrices en présence puissent endosser, telles ou telles fonctions, réduites au nombre de deux, : la maternelle et la paternelle.

Il est intéressant et capital de noter que la plupart des interprétations analytiques du désir d'enfant, produites au XXe siècle, l'ont été durant cette période où la recherche en biologie commence à déterminer 1 — le continuum des sexes plutôt que leur stricte différence, 2 — le choix par l'espèce de la procréation pour trianguler les exigences physiologiques, 3 — depuis peu l'épigénétique et le mimétisme fœtus/porteur constaté avec et sans communauté génétique, 4 — plus récemment, les gamètes de synthèse et la disqualification pure et simple du sexuellement des êtres qui pourraient être engagés dans une procréation humaine non moins sexuée.

— 3 — Figures contemporaines

Les figures modernes de l'actualité sexuelle ne déclenchent pas mécaniquement des révolutions, contrairement à ce qui est craint ou espéré. Ni la PMA, ni la GPA, ni bientôt les gamètes de synthèse n'apportent de question strictement nouvelle sur le désir d'enfant. Il est toujours un désir, dont la subversivité nous renseigne sur le fantasme en construction dans certains temps de la cure.

Cependant, se pencher sur les conditions concrètes de la fabrication d'un enfant nous permet d'appréhender minutieusement que le désir qui prime à l'enfant aujourd'hui s'est distingué peu à peu du désir qui primait à l'enfant en 1918, par exemple. L'appréciation narcissique et œdipienne du désir d'enfant, qui valait sans conteste il y a peu, et qui vaut toujours aujourd'hui, a été rejointe par une autre lecture de ce qui se présente d'actuel, où les enjeux de la régulation de la jouissance et des formations identitaires sont bien plus présentes désormais. Le désir d'enfant qui se présente actuellement ne peut pas donner lieu aux mêmes interprétations que celles ayant eut valeur précédemment ; il ne peut pas davantage être comparé ou évalué à l'aune de ces interprétations. Qu'un désir d'enfant, en 2018, même s'il semble traduire un mouvement absolument non conforme aux attentes communes, teinté de revendications égalitaristes et identitaires parfois fondées sur le démenti du réel à l'œuvre

qu'est accessoirement l'enfant-dit, ne peut être apprécié l'évolution, la l'appui des seules interprétations passées.

Un désir d'enfant en 1918, porté par l'envie du pénis du père chez la fille visant l'inceste, est tout aussi pervers et inconfortable pour l'analyste et la société, que le désir d'enfant en 2018, porté par l'envie d'avoir la même chose que le voisin dans la confusion d'un monde idéalisé où les identités et les sexes auraient à être égalitaires — ainsi que se formulent certaines interprétations des formes de vies contemporaines. Le désir d'enfant est toujours pervers de ce point de vue, d'être un désir dont la forme de la réalisation fantasmatique dans la réalité trouve à se conjuguer du réel désavoué avec l'assentiment du progrès technique et social à date. C'est sans doute une spécificité du désir d'enfant en regard du désir au sens large, mais pas une spécialité ; il n'est pas un désir spécifique.

— 4 — Du côté des expertises

Je poursuis sur la question de la modernité et du désir d'enfant. Qu'y a-t-il de mieux ou de différent dans les changements actuels dans les champs de la procréation, de l'enfantement et de l'engendrement ? — Comme toutes les questions consacrées par la modernité, postmodernité, « les lignes bougent » comme on dit. Mais est-ce toujours un mieux — au sens d'une vie plus vivable ? Cette question m'est venue en lisant la tribune récente de Geneviève Delaisi de Parseval, psychanalyste, sur la GPA, où elle décrit l'opportunité qu'il y a avec cette évolution de revoir la notion de *parentalité*, à l'appui de la *maternalité*. Soutenant une GPA éthique, elle se montre, par contre, sceptique sur le don d'ovocyte qui comporterait plus de « risques psychiques » du fait de la dissociation de la *maternalité* (étant l'atteinte subjective de la femme devenue mère par la grossesse ou l'intention). J'y reviendrai un plus loin.

Elle fait entrer dans le désir d'enfant les éléments suivants : la génétique, la grossesse, le projet parental, la volonté et la responsabilité éducative². Ainsi, le « désir » que l'on qualifie « d'enfant », est épinglé par une analyse anthropologique et morale de la possibilité de devenir parent pour un être humain, qui recouvre l'enjeu du désir du sujet que nous ne saurions rapporter à celui qui veut ou qui ne veut pas, que ce soit pour le bien ou pour le mal. Je pose la question de savoir si le désir d'enfant qui intéresse les psychanalystes est négociable avec ces notions de *parentalité* et de *maternalité*, là où ces dernières risquent-elles d'engager si fort la subjectivité, qu'elle soit biopolitisée ou non, que le sujet de l'inconscient s'en trouve exclu tout autant que par le discours de la science ?

Par ailleurs, il y a un grand intérêt à lire l'argumentation de Jacques Testart, biologiste, dans son insurrection toute récente contre ce qu'il appelle le suicide du transhumanisme³ — ouvrage paru le 1er mars de cette année —, que l'on ne manque pas de qualifier ainsi pour dire qu'il est hors humanité, ou qu'il devrait conduire l'humanité à sa perte. Lors d'une conférence donnée au Collège des Bernardins, en mai 2017, à propos de la critique de la

² Geneviève Delaisi de Parseval, « Avec la gestation pour autrui, revoyons la notion même de parentalité », *Libération*, 22 février 2018.

³ Jacques Testart et Agnès Rousseaux, *Au péril de l'humain, les promesses suicidaires des transhumanistes*, Seuil, Paris, 2018.

raison transhumaniste, Testart a pu développer son idée principale ainsi : « Il est remarquable que des militants nombreux se soient mobilisés contre l'écocide, mais que la fin de l'humanité, par l'anthropocide, inspire moins d'inquiétudes et d'actions que la disparition — bien sûr dramatique — des ours ou des abeilles ». Selon lui, notre sort devrait se sceller en trois décennies — vers 2050. Avec cette « fascination prométhéenne » de « l'homme augmenté », une rupture brutale s'est opérée, entre les générations et avec ce qu'on nommait, depuis des millénaires, « sagesse » ou « prudence ».

Il s'oppose notamment à la GPA en disant que ce n'est pas un progrès, lui à qu'il l'on doit la fécondation in-vitro, progrès technique précurseur de cette évolution. La GPA est pourtant une reproduction sexuée, l'individu conçu ne possède pas le même matériel génétique que l'un ou l'autre de ces géniteurs, mais un mélange des deux. Le clonage humain, différemment, nous ferait sortir de la procréation pour retrouver une reproduction non sexuée avec identité génétique.

Quelle est donc la différence incriminée entre la PMA avec FIV « classique » et la GPA ? Je crois qu'il est question, tout simplement, de la dissociation de l'enfantement d'avec les seules femmes, et de l'engendrement par les seuls hommes. Grâce à la GPA deux hommes peuvent faire un enfant, porté par une mère porteuse, dont ils sont les deux « parents d'intention », cumulant alors le pouvoir de l'engendrement et rectifiant le défaut d'enfantement qui leur est biologique — sauf si bien sûr, l'un des deux hommes au moins est doté d'un utérus. Cette situation singulière semble remettre en cause la fonction paternelle, plus vivement encore que la possibilité de voir un enfant naître dans un couple de deux femmes, par exemple, qui resteront toujours, au pire, des mères en l'absence de père pour qui la fonction paternelle peut toujours opérer du dehors, tandis que les deux pères-mères se trouvent incarner une authentique proposition d'une version vers le père aux yeux de la société hétéropatriarcale. Cette version dérange jusqu'aux conceptions juridiques du père et de la mère, en laissant, par exemple, la mère ordinaire automatiquement certifiée par l'accouchement se répartir en quatre possibilité au moins : mère d'intention, mère de gestation, mère de don d'ovocyte, mère nourricière au besoin. L'on entend bien que ce n'est pas tant le risque de voir disparaître la possibilité de l'enfantement qui gêne que le constat de la mutation de l'engendrement. Ce dernier pourrait tomber dans le giron des femmes que la GPA rendraient responsables elles-aussi de la déclaration de maternité à l'État-civil, compétentes en reconnaissance d'enfant.

Autre critique intéressante, celle de Marie-Jo Bonnet, féministe fondatrice des Gouines rouges, qui vient de publier un livre sur l'histoire du mouvement de libération des femmes, intitulé *Mon MLF*⁴. Un article dans *Le Figaro* du 8 mars, par Eugénie Bastié, rapporte certains points de son argumentation. Bonnet⁵ dit ceci : « On peut avoir des enfants avec l'autre sexe, ça n'a jamais été impossible. Beaucoup l'ont fait. La technologie a créé une offre et un besoin qui n'existaient pas ». *Je ne reviens pas sur la subtilité inhérente à*

⁴ Marie-Jo Bonnet, *Mon MLF*, Paris, Albin Michel, 2018.

⁵ Marie-Jo Bonnet fait partie d'un mouvement dont l'expression est assez récente, dont l'élan se dresse contre la figure de Judith Butler, avec qui l'on compte notamment Sabine Prokhoris. Elle se range au côté de personnalités comme Sylviane Agacinski qui se mobilisent contre la GPA, et contre la PMA étendue aux couples de lesbiennes. Ceci parce que filiation et parenté seraient impossibles avec deux parents de même sexe.

l'enfantement et l'engendrement ni sur l'invention humaine de l'invisibilisation du biologique au profit d'une création imaginaire cohérente de la réalité.

Je relève ici la question de la création de la demande à partir de l'offre. Que penser de la persistance de cet argument dans les prises de paroles de nombreux commentateurs — dont des psychanalystes —, lorsqu'ils soulignent les dérives de cette nouvelle économie psychique ? Cette idée selon laquelle l'offre déclenche la demande, comme lecture de l'avènement des désirs, n'est-elle pas étrange ? Erronée ? Ce que l'offre vient faire, bien mieux que d'éveiller des demandes, c'est habiller dans la réalité l'objet fantasmatique du désir. Elle ne donne pas l'objet à désirer, que la demande viendrait confirmer dans son statut par le mouvement de son acquisition. L'objet du désir n'appartient pas au monde phénoménal ; la relation d'objet ne se réduit pas à en avoir ou pas. Sinon pourquoi avoir eu besoin de la notion de plus-de-jour pour faire entendre ce qui du désir, par l'entremise du fantasme, permet à la jouissance d'être augmentée comme l'on dit aujourd'hui de la « réalité » qu'elle peut être « augmentée » ? Sur cette question de l'offre et de la demande, nous pouvons discuter, plus efficacement, la contribution du philosophe Bernard Stiegler à propos de la notion de disruption⁶. C'est un emprunt aux théories managériales de la publicité, en particulier ses techniques de développement. La disruption traduit le court-circuitage du trajet de la demande par l'offre, qui n'agit pas comme générateur de demande, mais déclenche, sans solliciter la demande elle-même, l'acte d'une satisfaction simultanément de la paralysie de ses systèmes de régulation ; ainsi l'élaboration, en amont et en aval de l'acte, n'est plus possible. La disruption est un phénomène où l'innovation va plus vite que la possibilité de désirer, selon lui ; l'individu est rendu shizoïde, privé de sa personnalité, désindividué, désintégré, ne pouvant se reconnaître dans ce qui est fait, dans l'acte commis par dépassement de l'entendement au sens de Kant.

Bonnet et d'autres disent aussi que le droit à l'enfant n'existe pas. À priori cela est vrai, et recèle une valeur immédiatement morale. Prenons les choses à rebrousse-poil. C'est un peu étrange de soutenir si spontanément que le droit à l'enfant n'existe pas, car l'histoire récente du féminisme et de l'égalité femmes-hommes à tout de même connu un grand changement avec la contraception et la légalisation de l'IVG qui étaient désignées à l'époque comme le droit de ne pas avoir d'enfant. Certes le retournement de la négation ne suffit pas à fonder ou justifier le contraire, mais ses refus systématiques à propos de l'aménagement des conséquences biopolitiques du désir me paraissent suspects, douteux, mimant sous les traits de la raison une opposition réactive, réactionnaire aussi, dirigée contre la révélation que ce renversement de paradigme permet à propos de ce qui était en jeu à l'époque. Le droit à l'enfant existait bien pour l'homme et il existe toujours — il reconnaît ou non l'enfant et devient père alors —, le droit de ne pas en avoir n'existait pas pour la femme privée de moyens pluriels de contraception — et qui devient mère du seul fait d'être vue accoucher. Ces deux droits n'étaient pas contraires, mais contradictoires et appuyés sur le rapport sexuel qu'il n'y a pas.

⁶ Bernard Stiegler, *Dans la disruption*, Paris, Les liens qui libèrent, 2016.

Qu'y aurait-il à craindre — spéculons un peu — ? Un changement de réalité, par l'avènement d'un fantasme, celui d'une potentielle transformation du patriarcat en matriarcat. L'espèce humaine n'a encore jamais connu le matriarcat. Une filiation matrilineaire, oui. Mais il n'est pas encore apparu que les femmes puissent détenir à la fois le pouvoir politique, économique, juridique et religieux⁷. Si tôt la dislocation des unités légales que la possibilité de la GPA rend plausible, cette transformation rencontre des mouvements d'oppositions ou des récupérations, en particulier par les dimensions politiques et économiques. Le transfert des pouvoirs précités des hommes vers les femmes rencontre une opposition stricte que nous reconnaissons comme ce qui ne peut circuler entre l'homme et la femme (barrée) du fait du non rapport sexuel, quelle que soient les anatomies de ces hommes et ces la femmes. Si par crainte des dérives du maintien de l'illégalité de cette pratique, il est souhaitable de la voir encadrer — inscription symbolique des enfants nés par GPA —, il y a lieu d'interroger aussi le réel pouvoir de transformation de cette évolution. Il est permis de douter que cette « nouveauté » de la GPA soit *in fine* une formalisation originale, et pas plutôt une remise en forme, avec ajustements, des pouvoirs masculins dans le patriarcat. Sans doute faudrait-il d'autres modifications que celles de la réalité et même celle de l'ordre symbolique pour que s'ouvre une nouvelle structuration du sujet de la civilisation œdipienne, qui s'en trouverait modifiée. Donc que l'ordinaire du désir d'enfant se structure ou s'organise autrement vis-à-vis de la castration — de la fonction phallique, en étant un peu moins perversément motivé. Mais comment cela pourrait-il se produire étant donné cette prédilection de l'imaginaire à supporter le fantasme dans la réalité à force d'*avoir à voir*. Ce ne sont pas les lois des humains qui auraient à être modifiées, mais l'humain lui-même, tout du moins ses perceptions sensorielles, et sans aucun doute une mutation pulsionnelle serait elle aussi nécessaire — disparition de certaines pulsions ou apparition de nouvelles. Comment se pourrait-il que le signifiant ne marque plus le corps jouissant valant substance, autrement que dans le génocide ou toute autre tentative de faire taire tout dire sur la séparation du vivant et du langage dans notre espèce ? Les évolutions en matière de PMA, GPA, avec l'ampleur des débats qu'elles suscitent n'ont aucune chance de faire disparaître l'humanité pour ces deux raisons : la déprise impossible vivant/langage et son corollaire qu'est le *Phallus for ever*. Le Phallus pour toujours, mais aussi le Phallus depuis toujours ou depuis longtemps, c'est mon hypothèse : que la reproduction devenue procréation se soit mises en place grâce au Phallus, faisant de ce dernier un élément pré-langagier — mais pas hors langage —, signifiant de la jouissance puis signifiant du désir, depuis l'espace intersticiel de la mémoire sans matière où il fonctionne avant même d'être apparu comme objet. Ce n'est pas *côté langage* que l'humanité va disparaître, cette disposition qui lui a permis jusque là de se préserver d'elle-même *côté vivant*, qui lui, pourrait bien en venir à bout.

— 5 — Du côté de l'analyste et de son école de psychanalyse

⁷ Voir l'ensemble des travaux de Françoise Héritier sur ces questions. Les groupes tels que les Na de Chine ont été évoqués lors de la discussion. Il s'agit de groupes matrilineaires, matrilocales dont certains exercent aussi l'autorité paternelle par l'oncle de la mère, dit avunculaires, mais jamais tout à fait *matriarcal*.

Remarquons au passage que ces critiques et analyses, tout en traitant de la filiation et de l'héritage, n'abordent finalement rien ou presque, véritablement, de la transmission. Pour une école de psychanalyse — qui mène l'expérience de La Passe, donc —, la question est cruciale. Ainsi le désir d'enfant nous renvoie-t-il aussi à cet aspect de la perpétuation — de l'analyse — de ce qui ne se transmet pas, mais dont les enjeux de l'impossible transmission sont espérés ne pas être recouverts par ceux de la filiation ou de la parenté. Dans une école de psychanalyse, nous nous réjouissons de ces impossibles-là et, sans filiation et sans parenté, nous faisons quand même des petits... en évitant de constituer une famille, si possible, préférant le nouage à l'enchaînement, la séparation à l'aliénation. Allez savoir comment ? Les analystes ne naissent pas dans des choux et des roses. Allez savoir par où ça passe, si ce n'est — à condition de ne pas se louper — d'éviter de verser vers le père lorsqu'un analyste se trouve être fabriqué, par une cure prise dans une expérience d'école. La Passe n'est pas un modèle d'enfantement ni d'engendrement, elle vise même à nous *avertir* des risques et des dangers de ces modalités de reproduction que l'école de Lacan a voulu abandonner en mettant chaque analyste à l'épreuve d'une responsabilité quant à son inscription dans cette perpétuation/transmission : la responsabilité vis-à-vis de la passe. Il y a donc dans une expérience d'école de quoi s'orienter pour penser le désir d'enfant dégagé du vœu d'accomplissement de soi-même qui est toujours appuyé sur un démenti, une *verleugnung* dont la levée dans la cure — vers sa fin — permet que du lui-même se constitue et se rencontre là où l'analyste s'accouche. L'expérience de la passe éclaire la possibilité d'une transmission, à la fois impossible et libérée de la Loi du Père, permettant que d'autres rapport à la fonction phallique puissent émerger, parfois perversément : ce qui cause alors bien souvent quelques tracasseries associatives et institutionnelles. Mais quoi de plus normal que la perversion ?

Du côté de l'analyste, il ne reste vraiment que la sexualité pour soutenir notre attention quant au désir du sujet, outre son anatomie et sa détermination sociale, à condition toutefois de ne pas y inscrire trop vite ni homme ni femme — à cette sexualité —, et de penser le Phallus dans sa fonction, pour aller au-delà du simple équivalent symbolique du pénis.

Dans cette voie, la perspective psychanalytique me semble davantage pouvoir resserrer le désir d'enfant et ses enjeux inconscients autour de la survenue de la procréation comme l'illustration d'un désir acté dans la réalité pour le compte d'un fantasme recéleur de velléités narcissiques, œdipiennes, économiques, incestueuses, libérales, identitaires et d'autres, un acte qui signale toujours une entaille dans le transfert, une ouverture appliquée au clos transférentiel où l'abstinence à l'action de la part de l'analysant s'est levée. Freud a pu préconiser l'abstinence à la décision amoureuse durant la cure, pourquoi serait-il moins perturbant ou moins questionnant, sur le plan analytique, de devenir parent pendant une cure, pire, grâce à une cure ?

Car il arrive parfois, et même souvent, que le désir d'enfant s'invite dans la cure sous les traits les plus variés, les plus troubles, socialement inappropriés, politiquement douteux, économiquement révoltants, psychiquement affolants. Cela nous empêche-t-il de suivre, et de nous laisser enseigner ce que ces expressions — réalisations — du désir d'enfant nous

balacent à la face ? Car c'est bien contre la possibilité de nous y retrouver, de nous y reconnaître que les extravagances de ce désir nous convoquent dans et hors les cures.

Vincent Bourseul
mars 2018.